



Coll. Jean-Daniel Destenberg

Vues d'ouest

Bourses 14-18 : état des recherches



Coll. Familistère de Guise

1917

Comment la légende des Dames a fait son chemin

C'est à partir de la chronique d'un historien parue dans le journal *Le Temps*, quelques jours seulement après le début de l'offensive du printemps 1917, que se répand la séduisante histoire du Chemin des Dames établi « en bonne chaussée » pour les besoins des filles de Louis XV. Les récentes recherches menées par Guy Marival montrent que des trop fameuses visites des princesses Adélaïde et Victoire au château de La Bove, une seule peut véritablement être attestée.



Damien Bequaert - CC 02

Des identités au prisme de la Grande Guerre

Les vendredi 12 novembre à Laon et samedi 13 novembre à Craonne, le Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 interroge les rapports entre identités sociales et nationales et guerre. Au programme : une quarantaine de communications et discussions. Ce colloque est ouvert à tous.

Il n'échappera à personne que le thème du 3^e colloque international du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918 (CRID 14-18) est construit sur un mot qui a fait polémique il y a quelques mois : identité.

Ce n'est probablement pas un hasard, même si cela n'est pas dit ni écrit. On constate, qu'employé au pluriel - il est question ici « d'identités sociales et nationales » -, rapporté à un événement historique, la guerre de 1914-1918 et confié en partage à une quarantaine de chercheurs, le mot en question gagne instantanément en hauteur et en liberté. Deux qualités qui lui faisaient défaut dans un autre contexte pour constituer un objet crédible de réflexion et de débats.

En partant d'une quarantaine de communications sur des sujets variés et ciblés qui concernent les sociétés européennes et américaine en guerre, les participants au colloque tenteront d'esquisser des réponses à quelques grandes questions sur le rapport entre guerre et identités : quel est l'impact de la guerre sur les identités ? A-t-elle conduit à des ruptures ?...

L'étude du brassage entre bourgeoisie intellectuelle et monde ouvrier dans les tranchées, de la position des nobles dans la société en guerre, des formes de loyautés à l'Empire selon sa classe sociale au sein de l'armée britannique, du partage d'expérience entre tirailleurs sénégalais et soldats français, de l'insularité en guerre des combattants corses, des anciens combattants américains face à la question des minorités aux Etats-Unis, de la Grande Guerre des gardiens de la paix, de la défaite de Caporetto et de l'identité italienne, des incidences du conflit sur les identités syndicales - pour ne citer que quelques-uns des travaux présentés au cours du colloque... devrait permettre aux chercheurs et au public, invité à réagir, d'accéder à quelques conclusions, de dégager des lignes de force.

La balance du côté des identités sociales

Dans ce programme, d'une grande densité la balance penche du côté de la réflexion sur les identités sociales, les sujets relatifs

à l'appartenance à une nation apparaissant moins nombreux. Si la première de ces deux approches bénéficie d'un plus grand nombre de communications, les deux sont abordées en alternance au cours des deux journées affichant ainsi leur complémentarité.

On notera enfin que le colloque s'achève le samedi sur une série de communications relatives aux engagements militants à l'épreuve de la guerre. Ces derniers sujets renvoient à la fois aux identités sociales et aux identités nationales, ils permettent une synthèse et s'accordent parfaitement à l'orientation de la politique mémorielle menée à Craonne depuis une douzaine d'années.

D.B.

Ce colloque organisé par le CRID 14-18 a reçu le soutien du Conseil général de l'Aisne.

Mai 1917. Triage des blessés à Trigny (Marne) lors de l'offensive du Chemin des Dames. Coll. part. Denis Rolland.



Colloque pratique

Première journée : vendredi 12 novembre à 9 heures à l'auditorium du conservatoire de musique de Laon (ville basse), reprise l'après-midi à 14 h 30, même lieu.

Deuxième journée : samedi 13 novembre à 9 heures à l'hôtel de ville de Craonne, reprise l'après-midi à 14 heures, même lieu.

Texte introductif du colloque, programme détaillé des communications, et demandes relatives à l'organisation : www.crid1418.org

Le programme papier peut également être obtenu sur demande auprès de : missionchemindesdames@cg02.fr

Craonne, pages 14 à 18

Le samedi 13 novembre à 20 h 30 à la mairie de Craonne, soirée musicale accordéon, guitare, chanson, proposée par l'association Les chemins de mémoire sociale.

Le dimanche 14 novembre, à partir de 10 heures et jusqu'à 17 h 30, se déroule à Craonne la 8^e journée du livre 14-18. Elle est organisée par le CRID 14-18 et l'association La Cagna.

Au programme : présentation d'ouvrages et conférence le matin, rencontres avec les auteurs l'après-midi. Parmi ces derniers : Gisèle Bienne, André Loez, Philippe Nivet, Jean-Claude Fombaron, Yann Prouillet, Nicolas Offenstadt, Frédéric Rousseau, Jean-François Muracciale, Denis Rolland...

Renseignements : Mireille Rousseau au 06 75 79 38 92, journeedulivredecraonne@laposte.net

Colloque sur l'avenir du patrimoine 14-18



Un quatre-mâts goëlette dans une carrière souterraine du Chemin des Dames. Photographie Le Graffiti des tranchées, Soissonnais 14-18, 2008, p. 273.

Pour son 25^e anniversaire, Soissonnais 14-18 organise, le samedi 6 novembre au château de Vic-sur-Aisne, un colloque sur le patrimoine de la Première Guerre mondiale.

Partout sur les territoires de la ligne de front, dans les années 1980, des associations ont impulsé un vaste mouvement pour la sauvegarde et la mise en valeur des traces de la Grande Guerre. Soissonnais 14-18 est de celles-là qui réalise un patient travail d'inventaire, de préservation et de promotion des sites de la région de Soissons. A l'approche du centenaire de 1914, l'association a donc choisi une question s'inscrivant dans le droit fil de son activité comme thème de colloque :

« Quel avenir pour le patrimoine 14-18 ? »

Les interventions :

10 heures – début de la matinée sous la Présidence de Noël Genteur, maire de Craonne et conseiller général.

- Introduction par l'association : 25 ans au service du patrimoine 14-18.

- *Monuments commémoratifs de la Grande Guerre érigés après 1918 dans le Soissonnais et le Noyonnais* par Jean-François Jagielski, professeur des écoles.

- *Champagne-Ardenne : maintenir la mémoire du patrimoine en milieu scolaire* par Yohann Chanoir, chargé de cours à l'université de Reims.

- *Les projets mémoriels dans le Massif des Vosges* par Yann Prouillet, directeur d'édition ;

- *Les sépultures des combattants, bilan des recherches archéologiques et perspectives* par Guy Flucher, INRAP ;

12 h 30 – Fin de la matinée.

14 heures – Reprise des débats sous la présidence de Jeffrey Aarnio, surintendant de la commission des monuments militaires américains (Seringes et Nesles).

- *Du site historique de la Caverne du Dragon au musée du Chemin des Dames* par Anne Bellouin, responsable du musée de la Caverne du Dragon ;

- *Champagne-Ardenne : le devenir des stigmates de la guerre 14-18 sur les monuments historiques* par Yann Harlaut, Université de Reims ;

- *Mémoire et conscience patrimoniale de la Grande Guerre dans le département de l'Oise* par Jean-Yves Bonnard, directeur du CDDP de l'Oise ;

- *Un patrimoine condamné ? classement, financement et problèmes juridiques* par Denis Rolland, président de la Société historique de Soissons ;

- *Les enjeux du patrimoine de la Grande Guerre aujourd'hui. Points de vue d'un historien* : Nicolas Offenstadt, Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne ;

- *Les enjeux du patrimoine de la Grande Guerre aujourd'hui. Points de vue d'une géographe*. Anne Hertzog, Université de Cergy Pontoise ;

17 heures – conclusion et synthèse de la journée par le colonel Henri Ortholan, ancien conservateur du musée des Armées.

17 h 30 – fin.

Le dimanche 7 novembre, l'association organise des visites des sites du patrimoine 14-18.

Informations et réservations pour le colloque et les visites : 03 23 74 25 90 soissonnais.1418@gmail.com

Chapelle Ste-Berthe : 11 novembre

La chapelle Saint-Berthe sera ouverte au public le jeudi 11 novembre de 10 heures à 17 heures, à l'initiative de l'Association qui en assure la sauvegarde. On pourra y voir ou revoir des œuvres de François Mayu, sculpteur et peintre qui trouve matière et inspiration sur le Chemin des Dames (lire entretien avec François Mayu, *Lettre du Chemin des Dames* n°18, printemps 2010). La chapelle Saint-Berthe, aujourd'hui située sur le territoire de la commune de Pargny-Filain, appartenait autrefois au domaine de la ferme Saint-Martin à Filain. Fortement endommagé en 1814, cet oratoire, qui accueillait le lundi de Pâques un pèlerinage à sainte Berthe, fut restauré en 1871. En octobre 1917, l'éperon de Sainte-Berthe, à 193 mètres d'altitude sur le versant nord du Chemin des Dames, est au cœur des combats de la bataille de La Malmaison. Les bombardements sont intenses. Les Français parviennent à enfoncer les défenses allemandes. Ils reprennent les hauteurs puis Filain. Mais de la chapelle sur l'éperon et du village situé en contrebas, il ne subsiste que des ruines.

La famille Leduc, qui exploitait avant 1914 les fermes de La Royère et de Saint-Martin renonce, après-guerre, à se réinstaller au Chemin des Dames. Elle entend néanmoins reconstruire l'oratoire où ont été inhumés Camille Leduc (1827-1907), arrivé à la Royère en 1850, et son épouse, Zénaïde

Binet (1835-1915). Une nouvelle chapelle sur les fondations de l'ancienne est ainsi élevée en 1927.

En 2009, Vincent Leduc, réalisateur de documentaires et arrière-arrière petit-fils de Camille Leduc reprend le flambeau de cette chapelle, lieu témoin de la mémoire familiale mais aussi d'une mémoire collective au Chemin des Dames. C'est ainsi qu'est créée l'Association de sauvegarde de la chapelle Sainte-Berthe. Outre l'entre-

tien du site, l'association propose plusieurs rendez-vous au cours l'année pour le faire découvrir au public.

Rens. : Association de sauvegarde de la chapelle Sainte-Berthe, Vincent Leduc : 06 08 61 82 75 – leducvin@orange.fr

La chapelle Sainte-Berthe sur le versant nord du Chemin des Dames en octobre 2010. Photo D.B.



Visites sur le Chemin des Dames

La Caverne du Dragon propose le 11 novembre prochain deux visites guidées à thème sur le Chemin des Dames :

A 10 heures au départ de la Caverne :

le fort de La Malmaison

A 14 heures, au départ de la Caverne :
nécropoles et lieux de mémoire

D'une durée de 2 h 30, ces sorties permettent de présenter de manière détaillée certains des sites emblématiques du Chemin des Dames. Les déplacements se font en car pour faciliter les échanges entre le guide et le groupe.

Le parcours du matin conduira les visiteurs au fort de La Malmaison. Construit au XIX^e siècle, il fait partie du dispositif de défense imaginé par le général Séré de Rivière au lendemain de la guerre franco-prussienne, pour stopper une offensive allemande qui

tenterait d'atteindre la capitale. Les effets de la mélinite, un nouvel explosif plus puissant que les engins à poudre, sont testés sur le fort de La Malmaison. Ces essais conduisent au déclassement des installations de défense Séré de Rivière. En octobre 1917, La Malmaison n'en constitue pas moins un enjeu stratégique des combats pour la reprise du Chemin des Dames.

Hurtebise, le monument des Basques, les nécropoles de Pontavert, Craonnelle, la stèle Apollinaire, le cimetière allemand de Cerny-en-Laonnois, les sculptures de Christian Lapie, le monument de Haïm Kern sont les étapes de la visite proposée l'après-midi. Lieux de la mémoire au Chemin des Dames, ils peuvent avoir des fonctions différentes ; c'est évident si l'on compare la nécropole militaire à l'œuvre d'art commémorative telle celle élevée

par Haïm Kern au plateau de Californie à l'occasion du 80^e anniversaire de 1918. Mais, au-delà de la fonction, ce qui différencie ces monuments et installations résulte également de l'époque à laquelle ils appartiennent. Que racontent ces sites et monuments commémoratifs ? Que révèlent-ils de nos manières d'envisager le souvenir des événements et des combattants au Chemin des Dames ? Ce sont ces questions et quelques autres que la visite appréhendera.

Taille des groupes limitée à 60 personnes, réservation conseillée avant le jour de la visite.

Tarif : 6 euros (réduit 3 euros).

Rens. auprès de la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames : 03 23 25 14 18 – www.caverne-du-dragon.fr

La guerre de Genevoix et celle de Diogène

Les 20 et 21 novembre, la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames et la Bibliothèque départementale de prêt, associées pour « Lire en fête », proposent une réflexion sur la guerre avec deux spectacles évoquant pour le premier, 1914-1918, et pour le second, le conflit rwandais. Deux guerres différentes et deux partis artistiques qui ne le sont pas moins.

Ceux de 14 de Maurice Genevoix

Le samedi 20 novembre à 17 heures à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

La guerre de Genevoix a duré 8 mois, entre le 25 août 1914 et le 25 avril 1915, date à laquelle il est grièvement blessé dans la région des Eparges. Après de multiples opérations et des mois d'hôpital, il est réformé et ne retourne plus au front. Il garde d'importantes séquelles de ses blessures. Ces premiers mois de guerre sont les plus meurtriers, ils voient également le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position dans les tranchées. C'est ce que vivent Genevoix et ses camarades.

Vincent Barraud crée sa compagnie en 2000, « La Parole du Corps ». Il adapte, met en scène et interprète notamment *L'étranger* d'Albert Camus et *Andromaque* de Racine. L'année 2010 marque pour lui le début d'une nouvelle aventure en solitaire avec *Ceux de 14* de Maurice Genevoix. Vincent Barraud choisit ici la lecture pour interpréter le texte mais à terme, il pourrait l'adapter pour lui donner une autre forme.

Pratique

Accès gratuit dans la limite des places disponibles, réservation obligatoire au :

03 23 25 14 18.
www.caverne-du-dragon.fr

La Caverne du Dragon,
Musée du Chemin des Dames
RD 18, Chemin des Dames,
Oulches-la-Vallée-Foulon.



Le visuel de Lire en fête.

Conception Laurence Moutarde à partir des illustrations fournies par les compagnies. D.R.

Carte d'identité de Diogène Ntarindwa

Le dimanche 21 novembre à 17 heures à la Caverne du dragon, Musée du Chemin des Dames.

D'origine rwandaise, Diogène Ntarindwa est né en 1977 au Burundi. Enrôlé par le Front patriotique rwandais à l'adolescence, il est démobilisé à 19 ans. Après des études de droit au Rwanda, il entre en 2002 au... Conservatoire de Liège. Particulièrement attaché à son pays et à la mémoire de cette guerre civile qui l'a ravagé en 1994, Diogène choisit aujourd'hui sans fausse pudeur de nous offrir le récit de son existence : une guerre qui le ramène sur les terres de ses aïeux, l'exil, le questionnement sur l'identité, le souci de mémoire...

Au travers de ce témoignage, c'est une galerie de personnages touchants, dépaysants, souvent drôles, qu'il interprète.

Avec *Carte d'identité*, le jeune auteur et interprète fait se croiser la Grande Histoire, celle d'un pays et de ses conflits, et les itinéraires d'hommes et de femmes qui l'ont peuplée. « Sous le rire abondant, un témoignage précieux », écrit *La Libre Belgique*. « L'équilibre du funambule au-dessus du gouffre, ce rire salvateur qui se conjugue au silence laissé à l'émotion de l'indicible », analyse *Le Monde*. Si l'on (sou)rit beaucoup au spectacle, on ne saurait oublier que *Carte d'identité* est l'histoire authentique de Diogène Ntarindwa.

Mise en scène Philippe Laurent – Collaboration artistique Olivier Wiame
Lumières Xavier Lauwers.

Une coproduction Théâtre de Namur/Centre Dramatique/Théâtre de Poche/Charge du Rhinocéros/Groupov, avec le soutien de Théâtre et Publics de la Cocof/service culture.

1917 : comment la légende des Dames a fait son chemin

C'est à partir de la chronique d'un historien parue dans le quotidien *Le Temps*, au mois d'avril 1917, que se répand dans l'espace public la séduisante histoire du Chemin des Dames établi « en bonne chaussée » au XVIII^e siècle pour les besoins des filles de Louis XV, Adélaïde et Victoire. L'échec de la grande offensive française du printemps 1917 focalise l'attention sur ce secteur du front au toponyme si peu guerrier. Dès lors qu'est affirmée sa filiation avec les Dames de France, cette voie - administrativement route de grande communication n°18 - devient chemin historique.

Les recherches récentes menées par Guy Marival montrent en réalité qu'une seule visite des princesses royales au château de La Bove est attestée, et que le chemin qui y conduisait n'a pas été pavé pour faciliter leur transport jusqu'à ce domaine propriété d'une de leurs dames d'honneur. Fin d'une double légende¹...

¹ Les recherches de Guy Marival font l'objet d'un article détaillé sous le titre, « La construction du Chemin des Dames entre tradition et histoire », à paraître cet automne dans les *Mémoires de la Fédération des sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, tome LV, p. 413-441.

Pendant la Première Guerre mondiale, chacune des armées allemandes engagées sur un secteur du front dispose d'un organe de presse à l'intention des troupes, un « Journal de guerre » (« *Kriegszeitung* »). La 7^e armée dont le quartier général est à Laon, et temporairement à Marle au printemps 1917, fait ainsi paraître deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, le *Kriegszeitung der 7. Armee*. Cette publication est incontestablement un outil de propagande (et pas seulement à travers la publication des communiqués de guerre allemands pour les différents théâtres d'opérations), mais on y trouve régulièrement aussi des poèmes et des articles culturels. C'est ainsi que dans le n° 239 daté du 20 mai 1917, les lecteurs peuvent découvrir un article intitulé « *Woher der « Chemin des Dames » seinen Namen hat.* » (D'où vient le nom de « Chemin des Dames » ? - lire encadré page suivante).

Que les militaires allemands s'intéressent en mai 1917 à la toponymie locale n'a rien de surprenant. Depuis plus d'un mois, les combats font rage autour de la route de grande communication n° 18, ce « Chemin des Dames » dont les positions devaient être prises dès les premières heures de l'offensive française du 16 avril. Depuis le 20 avril, le nom de Chemin des Dames revient donc régulièrement dans les communiqués allemands, et en français dans le texte, puisque c'est ainsi qu'il est indiqué sur les cartes au 80 000^e ou au 10 000^e qui ont été publiées avant 1914 par le Service géographique de l'Armée française et qu'utilisent aussi les officiers d'état-major de l'armée de Guillaume II.



Dans une tranchée à Cerny en Laonnois en 1917. Des soldats à côté de la borne kilométrique n°14 de la route de grande communication (GC) n° 18. Archives départementales de l'Aisne

Il est plus surprenant de constater que l'article - non signé - publié par la 7^e Armée allemande n'est que l'adaptation, sinon la traduction littérale pour quelques passages, d'un autre article publié un mois plus tôt par un quotidien parisien ! Il est vrai que chaque pays belligérant a connaissance de la presse de l'adversaire grâce aux pays neutres, en particulier par la Suisse. Dans *Le Temps*, paraît tous les quinze jours, sous la plume de l'historien G. Lenôtre², « La Petite histoire », une chronique souvent inspirée par l'actualité. C'est ainsi que le dernier lieu où la guerre vient de s'installer, a ranimé en G. Lenôtre des souvenirs d'avant la guerre. N'est-il pas venu en 1911 en pèlerinage sur le champ de bataille de Craonne (celle de 1814), à la ferme d'Hurtebise, au moulin de Vauclerc³ et aussi à Beurieux sur les traces de Belly de Bussy, un ancien émigré qui avait repris du service auprès de l'Empereur, en souvenir du temps où il avait été son condisciple à Brienne ?

² Théodore Gosselin (1855-1935) a pris le nom de plume de G. Lenôtre en hommage à sa grand-mère descendante du maître des jardins de Louis XIV, le G. rappelant l'initiale de son nom de naissance. Quelques titres parmi les nombreux ouvrages de celui qu'on a surnommé le « père de la petite histoire » : *Captivité et mort de Marie-Antoinette* (1897), *Le drame de Varennes* (1902), *Les massacres de septembre* (1907), *La fille de Louis XVI* (1908), *Les noyades de Nantes* (1911).

³ Orthographe usuelle jusqu'en 1972 pour Vauclair, en raison d'une étymologie erronée (le Val des clercs) au lieu de la Vallée claire (Vallis Clara), nom latin de l'abbaye cistercienne.

« On appelle cette nouvelle route le «chemin des Dames» »

Sous le titre « Le maire de Beurieux », la chronique du 28 avril 1917 est pour l'essentiel consacrée à Belly de Bussy. Mais l'article commence par un autre rappel historique. « *Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire, filles de Louis XV, allaient souvent dans la belle saison, passer quelques jours chez Mme de Narbonne, l'une de leurs dames d'honneur, au château de La Bove près de Bouconville, en Laonnois. Comme la région est fort accidentée et que les chemins y étaient alors détestables, on établit vers 1770, pour la commodité des princesses, une bonne chaussée, qui se détachant à trois lieues de Soissons, du pavé de Paris à Maubeuge, traversait en terrain presque plat, sur une longueur de 18 kilomètres, le plateau de Craonne, et descendait, ensuite dans la vallée de l'Ailette, pour atteindre, à travers les bois de Vauclerc le domaine de Mme de Narbonne. On appelle cette nouvelle route le « chemin des Dames » et c'est encore sous ce nom qu'elle prend actuellement place dans la grande Histoire.* »

La filiation entre le texte de G. Lenôtre et l'article du Journal de la 7^e armée est indéniable. On trouve d'ailleurs d'autres reprises de l'explication de l'historien du *Temps* dans la presse de l'époque, en France et à l'étranger, jusque dans *The New York Times* du 3 juin 1917.

L'article ayant accédé à une telle notoriété, il n'est pas inutile de s'interroger sur les informations qu'il contient. A l'évidence, G. Lenôtre n'a pas pris le temps de faire quelques vérifications. Madame de Narbonne est la dame d'honneur de la seule Madame Adélaïde. Elle n'est devenue propriétaire du château de La Bove, au-dessus du village de Bouconville, qu'en août 1776... G. Lenôtre s'est contenté vraisemblablement de quelques souvenirs de lecture. Son ami et ancien condisciple dans un collège lorrain, l'archiviste Eugène Welvert, n'a-t-il pas publié en 1910 une biographie de Madame de Narbonne en 388 pages⁴ ? On peut y lire en particulier à la page 59 : « *Madame de Narbonne fit de longs et fréquents séjours à La Bove. Elle y reçut souvent Mesdames de France, surtout à l'automne, au moment des vendanges...* »

⁴ « Autour d'une dame d'honneur : Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne (1734-1821) », éditions Calmann-Lévy.



L'Ange Gardien, intersection de la route Soissons-Laon (axe Paris-Maubeuge) et du Chemin des Dames après la guerre. Archives départementales de l'Aisne 18 Fi

D'où vient le nom de « Chemin des Dames » ?

« Le « Chemin des Dames » si souvent cité ces derniers temps dans les communiqués militaires doit son nom aux filles de Louis XV pour lesquelles il fut aménagé. Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire, les filles du Roi, avaient l'habitude de passer souvent à la belle saison quelques jours chez Madame de Narbonne, une de leurs dames d'honneur, dans son château de la Bove près de Bouconville dans le comté de Laon. Comme la région est très vallonnée et que les chemins s'y trouvaient alors dans un état qui les rendait inadaptes à d'aussi élégants souliers, une route pavée fut construite en 1770 pour les princesses. Elle commençait à trois lieues de Soissons au carrefour avec la route de Paris à Maubeuge, traversait le plateau de Craonne sur une longueur de 18 kilomètres et descendait ensuite dans la vallée de l'Ailette pour atteindre à travers le Bois de Vauclerc le domaine de Madame de Narbonne. C'est pour cette raison qu'on appela la nouvelle route le «Chemin des Dames » ; c'est sous ce nom qu'il existe toujours aujourd'hui et qu'il joue un rôle dans la violente histoire de notre temps. »

Extrait du *Journal de guerre de la 7^e armée allemande*, n° 239 du 20 mai 1917.



Journal de guerre de la 7^e armée allemande, numéro du 17 juin 1917 : début du poème du soldat Fust inspiré par sa lecture d'un article sur l'histoire du Chemin des Dames paru quelques semaines auparavant dans le même organe.

➔ Suite des pages 6 et 7

L'explication s'est perpétuée jusqu'à nos jours

G. Lenôtre ignore-t-il qu'un autre historien, Casimir Striënski, a fait paraître la même année que Welvert une autre biographie, sur les filles de Louis XV celle-là⁵, avec une seconde édition revue en 1911 dans laquelle il a ajouté en particulier une note consacrée au château de La Bove, « propriété de la duchesse de Narbonne où Mesdames furent reçues, non pas souvent, comme le dit M. Welvert, mais une ou deux fois à peine » ? Toujours est-il que l'historien du *Temps* a accredité et colporté l'explication selon laquelle le nom de Chemin des Dames serait lié aux nombreux voyages à La Bove des filles de Louis XV, des voyages si fréquents qu'il avait fallu entreprendre la construction d'une nouvelle route !

L'explication s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle est aujourd'hui reprise partout. Les recherches menées récemment dans les archives, à Paris et à Laon, confirment cependant l'hypothèse émise voici un siècle par Casimir Striënski d'un très petit nombre de voyages. Un seul est vraiment attesté, en 1784, et seulement pour Mesdames Adélaïde et Victoire, Sophie étant décédée deux ans plus tôt. Quant à la prétendue construction d'une nouvelle route pavée, elle n'a consisté en réalité qu'en l'amélioration d'un chemin existant, et encore pas avant 1783... Encore ne s'agissait-il que d'une chaussée empierrée « en cailloutis » ! Les seuls pavés qui ont existé sur le Chemin des Dames, et qui pour certains sont toujours visibles au bas de la montée vers La Bove, dataient d'avant l'arrivée de Madame de Narbonne...

Force est de constater que dans cette consolidation de double légende à propos du Chemin des Dames, le rôle de la Première Guerre mondiale a été essentiel : l'offensive française de 1917, par son échec, est devenue « l'offensive du Chemin des Dames ». Dans son numéro du 17 juin 1917, le *Journal de la 7^e Armée allemande* publie en première page dans sa rubrique « Poèmes du front » les vers qui ont été inspirés au soldat Fust par la lecture de l'explication parue dans les colonnes du journal quelques semaines plus tôt. Dans le froid humide du matin, un soldat somnole... Bientôt le roulement de l'artillerie se transforme en galop de cheval. Et voici les filles du roi en route pour La Bove avec leur suite. Sur leur passage, les paysans des environs ôtent le chapeau... Alors que le cortège est passé sur le chemin, un jeune berger se prend à rêver d'amour et de bagatelle...



Photographie de reconnaissance aérienne, 22 septembre 1917.
Le Fort de La Malmaison et le Chemin des Dames.
Archives départementales de l'Aisne, Fonds de Buttet

Mais c'est le retour brutal à la réalité :
« Mais voici qu'un camarade m'interpelle !
Et déjà disparaissent les fantômes...
Comment peut-on en ces heures aussi graves
se laisser prendre par des contes du passé ? »

D'autres souvenirs que ceux des filles de Louis XV sont désormais attachés à ce lieu au nom si prometteur, mais où tant d'hommes jeunes avaient rencontré la mort plus souvent que l'amour.

Guy MARIVAL

⁵ « Mesdames de France : les filles de Louis XV, documents inédits », Emile-Paul éditeur.

« Mettre en évidence le sacrifice des Britanniques »

L'Anglais Paul Kendall prépare actuellement un ouvrage sur l'engagement des troupes de son pays dans la première bataille du Chemin des Dames, en septembre et octobre 1914. Il estime à 12 000 hommes les pertes du corps expéditionnaire britannique au cours de ces combats qui marquent l'interruption de la guerre de mouvement et le début de la guerre des tranchées.

La lettre du Chemin des Dames - Quelle est la place du Chemin des Dames dans l'historiographie britannique ?

Paul Kendall - Le Chemin des Dames n'est pas souvent mentionné dans les livres sur la Grande Guerre. Très peu a été écrit sur le sujet dans l'histoire des opérations de l'armée britannique. Pendant la campagne de l'Aisne de 1914, les pertes humaines du corps expéditionnaire britannique s'élevèrent à environ 12 000 hommes. Il est décevant de constater qu'il n'y pas eu de livre écrit sur ces événements. Les sacrifices consentis par les Britanniques au cours de l'offensive allemande du 27 mai 1918 sont également très peu cités.

J'espère que mon livre comblera ce vide. Je veux mettre en évidence les sacrifices supportés par le corps expéditionnaire britannique et souligner l'importance du Chemin des Dames en 1914. La bataille qui s'y déroule marque l'interruption de la guerre de mouvement et le début de l'impasse avec la naissance de la guerre des tranchées.

LCDD - Quelle trace les combats de 1914 et de 1918 ont-ils laissé dans la mémoire britannique ?

P.K. - Mon opinion est que le souvenir britannique de la Première Guerre mondiale



Paul Kendall en visite sur le Chemin des Dames début septembre 2010.
Photo Yves Fohlen.

s'est focalisé sur la bataille de la Somme et les offensives de Ypres.

LCDD - A ce stade de vos recherches, que savez-vous de l'ampleur de l'engagement et du rôle des troupes britanniques sur ce terrain ?

P.K. - On estime à 12 000 hommes les pertes en relation avec les batailles livrées par le corps expéditionnaire britannique sur le Chemin des Dames en 1914. Mais ces chiffres sont approximatifs. Nous ne savons pas combien de blessés évacués vers des hôpitaux en France ou en Angleterre sont décédés de leurs blessures lors des mois ou des années qui ont suivi la bataille de l'Aisne en 1914.

Les troupes britanniques jouent un rôle très important dans cette bataille. Elles y sont fortement impliquées. Il faut considérer tout d'abord que nombre de leurs hommes ont pris part à la retraite depuis Mons en Belgique durant les premières semaines de la guerre. Au moment où ils arrivent sur l'Aisne, ils ont déjà parcouru des centaines

de kilomètres à pied, ils sont épuisés et affaiblis. Le corps expéditionnaire britannique accomplit la tâche difficile de franchir l'Aisne sous le feu des obusiers allemands en dépit de la destruction des ponts. Ses soldats surmontent leur fatigue pour gravir les hauteurs du Chemin des Dames et tenir des positions conquises sur les crêtes qui dominent la vallée de l'Aisne. En découvrant le terrain de mes propres yeux, en l'observant, j'ai réalisé les difficultés et l'étendue de ce combat, j'ai mieux appréhendé l'effort qu'il a dû exiger de ces hommes. Positionnés entre deux armées françaises qui ont aussi combattu avec distinction sur le Chemin des Dames, ils ont renforcé leur réputation alors que l'Empereur d'Allemagne les considérait avec dédain comme « une méprisable petite armée ».

LCDD - Peut-on imaginer que, demain, les Britanniques, que l'on sait très attachés au souvenir des combattants et des combats de 1914-1918, viennent visiter les champs de bataille du Chemin des Dames ?

P.K. - Actuellement, il y a un appétit pour la recherche généalogique au Royaume-Uni. Les descendants des soldats qui ont combattu en France pendant la Première Guerre mondiale recherchent des informations sur leur rôle durant la guerre. Nombre de mes concitoyens veulent ainsi effectuer un pèlerinage en France pour voir où ces soldats ont combattu. J'estime que beaucoup de Britanniques viendront en France pour rendre hommage aux soldats qui y sont tombés.

Avec la publication de ce livre que je suis en train d'écrire, les familles au Royaume-Uni seront mieux informées sur la bataille de l'Aisne livrée en 1914. Et elles visiteront le Chemin des Dames.

LCDD - A partir de quelles sources travaillez-vous dans vos recherches sur le Chemin des Dames ? Diriez-vous que ces sources sont nombreuses et sous-utilisées ?

P.K. - Les archives que j'ai utilisées pour étudier la bataille de l'Aisne proviennent de l'Imperial War Museum de Londres, des Archives nationales, de la Collection Liddle, des musées régimentaires, des journaux contemporains de cette période. Je suis

probablement le premier auteur à écrire un livre sur la bataille de l'Aisne en 1914 livrée par le corps expéditionnaire britannique. Il est très vraisemblable que certains des documents issus de ces archives aient été consultés pour la première fois à l'occasion de ce travail. Je tiens beaucoup à trouver les photographies des ponts détruits qui se trouvaient en secteur britannique avant et après septembre 1914. Peut-être en existe-t-il dans les archives locales ?

LCDD - Vous connaissez bien les champs de bataille de la Somme. En arpentant les champs de bataille du Chemin des Dames quelles ont été vos impressions premières ?

P.K. - J'appréhendais le terrain du Chemin des Dames, notamment ces crêtes qui ont dominé les positions britanniques. Depuis le cimetière militaire de Soupir, j'ai pu réaliser la difficulté de la tâche qui a été celle de la 4^e brigade des gardes pour gravir ces hauteurs raides qui mènent à la Ferme de Cour Soupir. Ils portaient leur fusil, tout leur équipement, étaient épuisés par la retraite effectuée depuis Mons et il leur a fallu, à cette place, escalader pour combattre dans une des batailles majeures de la campagne de 1914. Les soldats du corps expéditionnaire britannique ont avancé sur les versants de ces crêtes boisées avec peu d'informations sur la présence allemande. Il ont fait des prouesses sur le Chemin des Dames.



Le Capitaine de cavalerie Douglas Lucas-Tooth, DSO, 9th Lancers, tué le 13 septembre 1914 près de Vendresse. Il repose dans le cimetière communal de Moulins. Il était né à Sydney en Australie. Il est le second officier australien de l'Armée britannique tué durant la Grande Guerre. Il avait 34 ans.



Le cimetière britannique de Vendresse aujourd'hui. Photographies Paul Kendall.

LCDD - Pouvez-vous nous commenter le monument britannique de Cerny-en-Laonnois ?

P.K. - Le mémorial du 1st Bn The Loyal North Lancashire est un hommage émouvant aux soldats de ce régiment qui ont attaqué la sucrerie de Cerny. Ils ont effectué une longue route pour se battre ici pour la Liberté et la Liberté d'autres hommes. Beaucoup sont morts dans les champs entourant Cerny, beaucoup n'ont pas de tombe connue et reposent tout près. Je suis toujours impressionné par la reconnaissance des villageois français qui s'assurent de l'entretien des mémoriaux des champs de bataille de la Première Guerre mondiale, permettant ainsi que ces hommes et leur sacrifice ne soient jamais oubliés.

LCDD - Et le cimetière britannique de Vendresse...

P.K. - Le cimetière britannique de Vendresse a été créé après l'Armistice de 1918. Y ont été rassemblées les sépultures d'autres cimetières plus petits et des tombes se trouvant sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Il contient environ 700 sépultures, dont 327 sont identifiées. Plus de la moitié des hommes enterrés dans ce cimetière sont inconnus. Trois mémoriaux spéciaux ont été érigés à la mémoire de trois soldats dont on pense qu'ils ont été inhumés ici dans des tombes anonymes. 50 stèles particulières commémorent les soldats britanniques de cimetières voisins dont les tombes ont été détruites par les pilonnages

d'artillerie au cours de la guerre. Dans ce cimetière, il y a 37 pierres tombales gravées avec les mots « Présumé enterré près de cet emplacement ».

Propos recueillis et traduits par Yves FOHLEN



Carte allemande sur laquelle apparaissent les positions françaises et britanniques en septembre 1914 au Chemin des Dames. Extraite d'un ouvrage de Gustav Goes intitulé Chemin des Dames. Ed. Hanseatische Verlagsanstalt, Hambourg, 1938.

Le cimetière britannique de Vendresse à l'époque de sa création après l'Armistice.

Carte postale collection Jean-Daniel Destemberg.



1917, vues d'ouest



301^e RIT. « Le chef de bataillon ».



301^e RIT. Sans légende.

301^e RIT. Tirages photographiques présentés sur une page recto-verso dans un classeur intitulé « Les régiments au front », collection Jean-Daniel Destemberg. Ces photographies prises en mai 1917 dans le secteur de Laffaux ne sont pas toutes légendées.

Administrateur national du Souvenir français et délégué général pour l'Allier, le Docteur Jean-Daniel Destemberg possède une importante collection de documents, témoignages et photographies de la Grande Guerre. Voici quelques images de Laffaux et de l'ouest du Chemin des Dames extraites de ce fonds.

Mai 1917, le 301^e régiment d'infanterie territoriale au Chemin des Dames

A partir du 6 avril 1917, le 301^e RIT est mis à la disposition du 1^{er} corps d'armée colonial. Le 7 avril, il se trouve dans le secteur du fort de Condé sous les ordres du général commandant la 2^e DIC. Il participe à l'offensive du Chemin des Dames. Quelques extraits de son Journal de marche et d'opérations (JMO)¹

- 18 avril, deux reconnaissances (...) abordent le Fort de Condé qu'elles trouvent évacué par l'ennemi (...)

- 19 avril, le 301^e reçoit l'ordre de se porter sur le plateau au nord du Fort de Condé (...) reconnaissance de Condé sur Aisne et de Celles sur Aisne d'où les allemands se sont retirés en hâte. Le régiment occupe dans l'après-midi le front des Carrières.

- Le 20 avril, le régiment est dans la région de Neuville-sur-Margival.

- 24 avril, (...) Une section sous les ordres du sous-lieutenant Perrier s'empare d'une tranchée avancée dite Tranchée du Fer à Laffaux et l'occupe (...)

- 1^{er} mai, après relève, les éléments du 301^e RIT sont répartis entre la 3^e division coloniale et la division de cuirassiers à pied Brécard pour exécution de travaux urgents de première ligne avant et pendant les combats dans lesquels elles vont être engagées, et [pour] assurer le ravitaillement en munitions pendant le combat. (...)

- 3 mai, les pionniers sont mis à la disposition du génie de la 3^e division coloniale, travaux de préparation à l'attaque en première ligne sous-secteur du Moulin de Laffaux. Les téléphonistes et signaleurs sont mis à la disposition de la 3^e division coloniale pour renforcer le service de la liaison pendant le combat.

¹ Pour une lecture complète du JMO voir le site www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr, rubrique Première Guerre mondiale, journaux des unités.



301^e RIT. Sans légende.



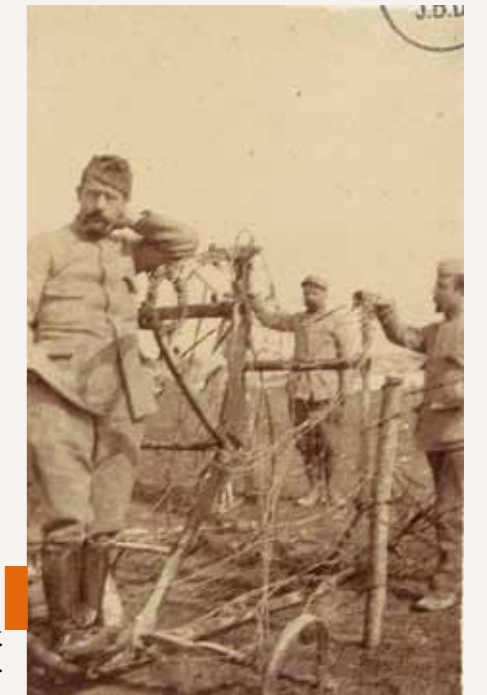
301^e RIT. « Seul arbre restant à Laffaux ».



301^e RIT. « Une pièce de 155 ».



301^e RIT. Sans légende.



301^e RIT. Sans légende.

Pertes

(...)

- Etat des pertes du 27 avril 1917²
Cardot Ferdinand, soldat, 1^{er} Cie. Tué par éclats d'obus, le 24/07/17 à 19 heures, tranchées de Laffaux.

Le Guellec Louis, soldat, 3^e Cie. Petit éclat d'obus face dorsale du pied droit. Accident survenu le 27/04/17, tranchées de Laffaux.
Pouillet Louis, soldat, 3^e Cie. Plaie par éclat d'obus de la région frontale côté gauche et éraflure de l'arcade sourcilière. Accident survenu le 27/04/17, tranchées de Laffaux.
Devèze Marc, soldat, 3^e Cie. Blessé par éclats d'obus talon gauche. Accident survenu le 27/04/17, tranchées de Laffaux.
Vallat Claude, sergent, CM 3. Blessé à la main par éclat d'obus le 27/04/17, à 23 heures dans un chantier des premières lignes au nord de Laffaux. Non évacué. (...)

- 5 mai,
Fouilloux Jean, 9^e Cie. Plaies multiples à la tête, à l'abdomen et aux membres inférieurs. Mort immédiate le 05/05/17 à 14 heures au Plateau d'Antioche.

Burgrave Joseph, 9^e Cie. Plaies multiples à la tête, à l'abdomen et aux membres inférieurs. Mort immédiate le 05/05/17 au Plateau d'Antioche.

Brécard François, 5^e Cie. Tué au cours du ravitaillement en munitions des premières lignes. Le corps est resté dans les lignes et n'a pu être ramené. Le 05/05/17 à 10 heures à Laffaux.

Dubourgnon Jean-Marie, 5^e Cie. Blessure à l'abdomen et des lombes par balle. Etat grave. Contractée le 05/05/17 à 10 heures à Laffaux.

Andillac Marcellin, 5^e Cie. Blessures multiples et légères par éclats d'obus à la figure. Contractées le 05/05/17 à 10 heures à Laffaux.

Arnal Julien, 5^e Cie. Plaie par éclat d'obus de la cornée de l'œil gauche. Contractée le 05/05/17 à 10 heures à Laffaux.

Planchat Michel, soldat, 9^e Cie. Plaie pénétrante poitrine base droite, région antérieure par éclat d'obus. Contractée le 05/05/17 à 14 heures au Plateau d'Antioche.

Leroy Grégoire, soldat, 1^{er} Cie. Plaies par éclats d'obus, gros délabrement région interne inférieur jambe droite. Contractées le 05/05/17 à 14 heures au Plateau d'Antioche.

Chevalier Maurice, soldat, 5^e Cie. Plaie profonde de la région pariétale avec usure de la matière cérébrale (blessé grave). Contractée le 05/05/17 à Laffaux.

Durieu Joseph, Soldat, 6^e Cie. Plaie par éclats d'obus de la surface dorsale de la main droite. Contractée le 05/05/17 à Laffaux.

Au cours des journées des 6, 7, 8, 10 et 11 mai, le 301^e RIT essuie à nouveau d'importantes pertes à Laffaux, Vauxaillon, au plateau d'Antioche et aux ravin des Ribaudes où son bivouac est bombardé. Bilan : une quinzaine de tués, une vingtaine de blessés et un disparu.

² Les extraits de JMO publiés ici ne donnent pas la totalité des pertes subies par le 301^e RIT au cours de la période d'avril-mai 1917.

301^e RIT. « Ruines de Laffaux ».301^e RIT.
« Prisonniers
boches ».

« Moulin de Laffaux, première ligne ».



« Vers La Malmaison ».

301^e RIT. « Marmite ».301^e RIT. « Entrée dans Missy ».

JMO et photos

Le Journal de marche et d'opérations (JMO) du 301^e RIT tient le décompte des pertes enregistrées par le régiment. Du simple soldat à l'officier, les morts et blessés sont nommés, la nature et la gravité, souvent même la cause de leurs blessures indiquées. Ce degré de précision dans l'état des pertes énonce ce que les photographies du 301^e RIT en mai 1917 édulcorent : le coût humain de la guerre. Seules les vues des ruines du village de Laffaux, de terrains bouleversés et de végétation décimée évoquent explicitement les atteintes de la guerre.

Pour autant ces images, qui donnent à voir les armes - canon, obus, fusil, barbelés - et une partie seulement de leurs effets - les destructions - ne font pas qu'euphémiser la réalité.

Saisissant deux hommes accroupis devant un obus, quatre hommes posant devant un poste de secours, deux hommes mains dans les poches dans une tranchée, un homme mains dans les poches à côté d'un canon de 155... elles suggèrent une autre de ses facettes, elles racontent un autre temps de la guerre : celui des attentes, nombreuses, de l'immobilité, des entre deux engagements. A l'inverse, le JMO mentionne ce qui a trait à l'action, au mouvement et à ses conséquences.

D.B.

301^e RIT. « De gauche à droite : Biscanat cap. Brancardier, ?, Brunat caporal infirmier, Dr Faron ».

« Préparatifs en forêt de Pinon ».



« La Malmaison ».



« Bombardement route de Laffaux ».

Plaques de verre

Parmi les nombreuses photographies que l'on trouve dans la collection Destemberg quelques vues stéréoscopiques montrent le secteur ouest du Chemin des Dames. Les légendes figurent au bas des images.





« Vailly-sur-Aisne ».



« L'Ailette, Mont des Singes ».



« Nanteuil, relève des blessés ».



« Montgarni, cadavres français ».



« Nanteuil, les entonnoirs ».

« Nanteuil, route de Maubeuge ».



Bourses 14-18 : un point sur les recherches



Cette photographie, probablement prise par un soldat allemand, témoigne d'une expérience de l'occupation 14-18 : elle montre des jeunes gens envoyés travailler à Fourdrain près de Laon. Elle porte la légende, « 6 mai 1917 Fourdrain », et figure dans le journal tenu pendant la Grande Guerre par une habitante de Crécy-sur-Serre, Suzanne Beck.
Coll. Danièle Beck Engelbach.

C'est en 2007 que le Conseil général de l'Aisne - engagé dans la valorisation du Chemin des Dames depuis 1995 - institue des bourses de recherche sur le thème de la Première Guerre mondiale. S'adressant à des étudiants en master 2 et en doctorat d'histoire, le nouveau dispositif répond alors à une proposition de collaboration formulée par une association de chercheurs, le CRID 14-18¹. Il prévoit la possibilité pour l'Aisne d'attribuer par année universitaire quatre bourses à des étudiants, « afin de soutenir et de contribuer à la réflexion scientifique sur cette période historique majeure du XX^e siècle qui a fortement marqué le département ».

Une convention² précise les objectifs de cette politique : « le Département et le CRID 14-18 s'associent pour concourir au développement de la recherche historique

intéressant le département de l'Aisne, en relation avec la Première Guerre mondiale ». Et précise son contenu : le montant de l'aide départementale s'élève à 4 000 € pour une recherche de master et à 8 000 € pour un travail de thèse.

L'analyse des candidatures et la décision d'attribution relèvent des représentants des deux parties constitués en jury. Celui-ci statue sur les demandes au regard des objectifs du dispositif et à lumière de plusieurs critères. Sont considérés : l'intérêt du sujet présenté, sa contribution à la connaissance de la première Guerre mondiale, les recherches déjà effectuées, les publications éventuelles et les recommandations d'universitaires ou spécialistes à l'appui de chaque candidature.

Pour l'année 2010/2011 quatre demandes ont été reçues, une bourse a été accordée. Sa bénéficiaire, Sarah Notard, est étudiante en master 2 à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son travail porte sur « La mémoire de la bataille de Champagne de 1915 à nos jours ». Il est mené sous la direction de Pascal Ory, professeur d'histoire contemporaine. Le jury a notamment été sensible au fait qu'une partie des recherches conduira Sarah Notard à comparer la manière dont se construit la mémoire de différents champs de bataille, Champagne, Chemin des Dames et Verdun dans la mémoire globale de la Première Guerre mondiale. Dans ce dossier, la *Lettre du Chemin des Dames*, présente les synthèses des travaux soutenus par le Département de l'Aisne pour l'année universitaire 2009-2010.

• pages 18-19 :

- *Les coups de main de la Première Guerre mondiale*, par Dimitri Chavaroche, master 2, 2010
- *La mémoire de la Grande Guerre chez les Amérindiens des Etats-Unis*, par Thomas Grillot, doctorat, 2010

• pages 20-21 :

- *Vivre l'occupation 14-18*, par Philippe Salson, doctorat (en cours)³
- *Les hommes au combat. L'expérience de la bataille, XVII^e-XX^e siècle*, par Dorothee Malfoy-Noël, doctorat (en cours)

¹ Collectif de recherche international et de débat sur la guerre 1914-1918.

² Convention signée le 8 novembre 2007, par le président du Conseil général de l'Aisne, Yves Daudigny et le président du CRID 14-18, Frédéric Rousseau.

³ Le travail de Philippe Salson est présenté dans ce dossier parce qu'il porte en grande partie sur l'Aisne, mais il faut préciser que l'intéressé, enseignant à Soissons, n'a pas sollicité de bourse.

Suite de notre dossier dans le prochain numéro :

Reconstruire au lendemain du premier conflit mondial sur le Chemin des Dames, Stéphane Bedhome, doctorat (en cours)

La Grande Guerre, laboratoire de l'État social ? L'invalidité au prisme de l'expérience 14-18, Sylvain Bertschy, doctorat (en cours).

Parmi les deux millions d'Américains qui débarquèrent en France en 1917 et 1918 se trouvaient près de 6 500 Amérindiens. Les « Peaux-Rouges » dont les jeunes Européens avaient appris à admirer les vertus martiales rejoignaient les autres « races » accourues au secours de la démocratie : c'était une formidable publicité pour l'effort de guerre allié. L'armée américaine y eut recours au plus fort des grandes offensives de 1918, pour soutenir le moral de ses troupes ; les Allemands, de leur côté, nourris aux aventures de Winnetou, héros apache imaginé par Karl May, virent dans l'arrivée de soldats indiens une véritable trahison, un manque de *fair-play* aussi, étant donné la réputation de sauvagerie des autochtones américains.

Les Indiens, qui au contraire des Afro-Américains n'avaient pas été ségrégués, furent de tous les combats et partagèrent l'expérience des autres *doughboys* américains. Ni eux ni leurs camarades blancs n'étaient cependant disposés à oublier leurs origines indiennes. Souvent surnommés « chef », placés en tête de patrouille, les soldats indiens, toutes ethnies confondues, sentaient peser sur leurs épaules des attentes exceptionnelles liées au préjugé fort répandu qui en faisait des éclaireurs et des hommes de commando hors-pair.

Les populations des réserves n'étaient pas directement menacées par ceux que les Sioux appelaient « les Kaiseriens », et peu d'Indiens étaient susceptibles de se sentir émus par la défense d'une démoc-

cratie américaine qui ne les avait jamais bien traités. Sous l'effet de la propagande de guerre et de la pression collective, néanmoins, peu de soldats indiens cherchèrent à éviter l'enrôlement. L'engagement de descendants de « guerriers » fut considéré par les autorités américaines comme le signe que l'assimilation dans la grande nation américaine avait été acceptée ; et s'ils ne confirmaient souvent que du bout des lèvres cette interprétation, beaucoup d'Indiens crurent bon de jouer la carte du patriotisme.

Imposé au début de la guerre, celui-ci fut même par la suite revendiqué. Pour se distinguer des autres minorités qui, toutes, arguèrent

La mémoire de la Grande Guerre chez les Amérindiens des États-Unis

après-guerre de leur participation aux combats pour demander qu'on leur fasse une plus grande place dans l'histoire américaine, les Indiens se décrivent de plus en plus comme les seuls authentiques patriotes, les seuls vrais Américains. Dans le contexte raciste et « nativiste » des années 1920, il s'agissait d'abord d'un comportement défensif ; mais célébrer la mémoire de la guerre prit rapidement un aspect de revendication identitaire plus large. Les deux fêtes du souvenir aux États-Unis, *Memorial Day*, le 30 Mai, et *Armistice Day*, le 11 Novembre, furent immédiatement indianisées. Des danses indiennes se tinrent

à la faveur des célébrations officielles autour des tombes de soldats tués au combat. Les procédures militaires, le respect particulier dû au drapeau national, les associations d'anciens combattants comme la Légion Américaine furent intégrés aux rites guerriers hérités de la période d'avant les réserves. Sous l'image d'un « éternel guerrier », c'était en fait une nouvelle expression de l'identité indienne qui se cristallisait, à travers tous les États-Unis, dans une forme de réunion sociale qu'on prit de plus en plus l'habitude d'appeler le *powwow*.

Les monuments aux morts vinrent également, dans de très nombreuses petites villes de réserves, exprimer une vision de l'histoire

et rebaptisé, il pouvait témoigner que la vitalité manifestée par les Indiens pendant la guerre était intacte. Réceptacle de traditions, la mémoire de guerre en créait finalement une nouvelle : le service militaire en temps de guerre dans l'armée américaine devint, après 1918, un élément essentiel de l'identité des hommes amérindiens, des sociétés des réserves et, à l'échelle nationale, de la minorité autochtone, à travers tous les États-Unis.

Thomas GRILLOT

L'auteur – Thomas Grillot prépare actuellement une thèse sur la mémoire de la Grande Guerre chez les Amérindiens des États-Unis, sous la direction de François Weil, directeur d'études à l'EHESS, président de l'EHESS. Il a bénéficié pour ce travail d'une bourse du Conseil général de l'Aisne.



Le 29 mars 1917, la 1^{ère} compagnie du 73^e RI s'élance à 18 h 55 de la tranchée française en direction d'un petit poste situé en première ligne de la tranchée allemande « Mans » et de la tranchée du sommet V., dans le sous-quartier de **Craonnelle**. Les soldats divisés en deux groupes fouillent la tranchée et les abris. Après la capture de prisonniers, ils retournent dans les positions françaises. À 19 h 20 le coup de main est terminé.

Les coups de main sont une part importante des combats engagés directement par les soldats. Ils sont très fréquents tout au long de la guerre, dès l'enterrement des armées à la fin de l'année 1914. En 1917, après l'échec de la bataille du Chemin des Dames, Pétain fait des coups de main la principale forme d'engagement pour la poursuite de la guerre.

Il s'agit d'opérations de petites guerres effectuées par des effectifs réduits d'une vingtaine à une cinquantaine de soldats, voire une centaine pour les coups de mains de grande ampleur. Ils visent principalement une portion de tranchée adverse et des fortifications. Le front engagé ne dépasse pas une centaine de mètres de large et sa profondeur ne va pas au-delà de la ligne de soutien de première ligne.

Le but n'est pas de prendre la position attaquée et de gagner du terrain. Il se situe à une autre échelle que celui des assauts. Les coups de main répondent en premier lieu aux besoins stratégiques du commandement de renseignements sur l'ennemi. Pour ce faire, les détachements d'attaques ont pour mission de ramener des prisonniers. L'ensemble du matériel et des documents que les soldats peuvent rapporter (armes, documents manuscrits, pattes d'épaule) constitue une autre source d'informations.

Les coups de main permettent aussi de maintenir le front actif. Dans les secteurs calmes et face aux difficultés rencontrées pour percer les défenses, ils sont pensés par le commandement comme un moyen de

sortir de la passivité, conséquence du retranchement et de l'échec des offensives. Leur multiplication est aussi une manière d'agir sur le moral de l'adversaire et d'éviter les trêves tacites entre les combattants sur tout le front.

Les soldats qui y participent sont très divers : unités issues de la cavalerie, du génie, au même titre que l'infanterie. Selon les opérations, il peut aussi bien s'agir de troupes de volontaires que d'hommes désignés ; cela dépend du commandant de l'opération. À partir de l'année 1916, sur l'initiative de commandants de division ou de régiment, les corps francs sont créés. Ces unités, composées de volontaires issus de toutes les armes (infanterie, cavalerie, artillerie, génie) sont spécialisées dans les coups de main et n'effectuent que ces opérations. Cependant les troupes franches ne sont pas suffisantes pour exécuter l'ensemble des coups de main et on a recours aux troupes régulières.

Les coups de main de la Première Guerre mondiale

Issu de la stratégie d'assaut, visant à ne pas laisser de défenseurs dans le dos des vagues d'assaut, le nettoyage des tranchées constitue l'action principale des coups de main. Il consiste en la fouille de la position attaquée et la mise hors de combat des défenseurs qui s'y trouvent. Il ne s'agit pas de tuer tous les ennemis de la position visée, mais de les capturer. Les soldats qui l'exécutent, appelés « nettoyeurs », endossent ce nom le temps de la mission. Cette appellation utilisée et répandue dans l'armée n'est pas institutionnalisée.

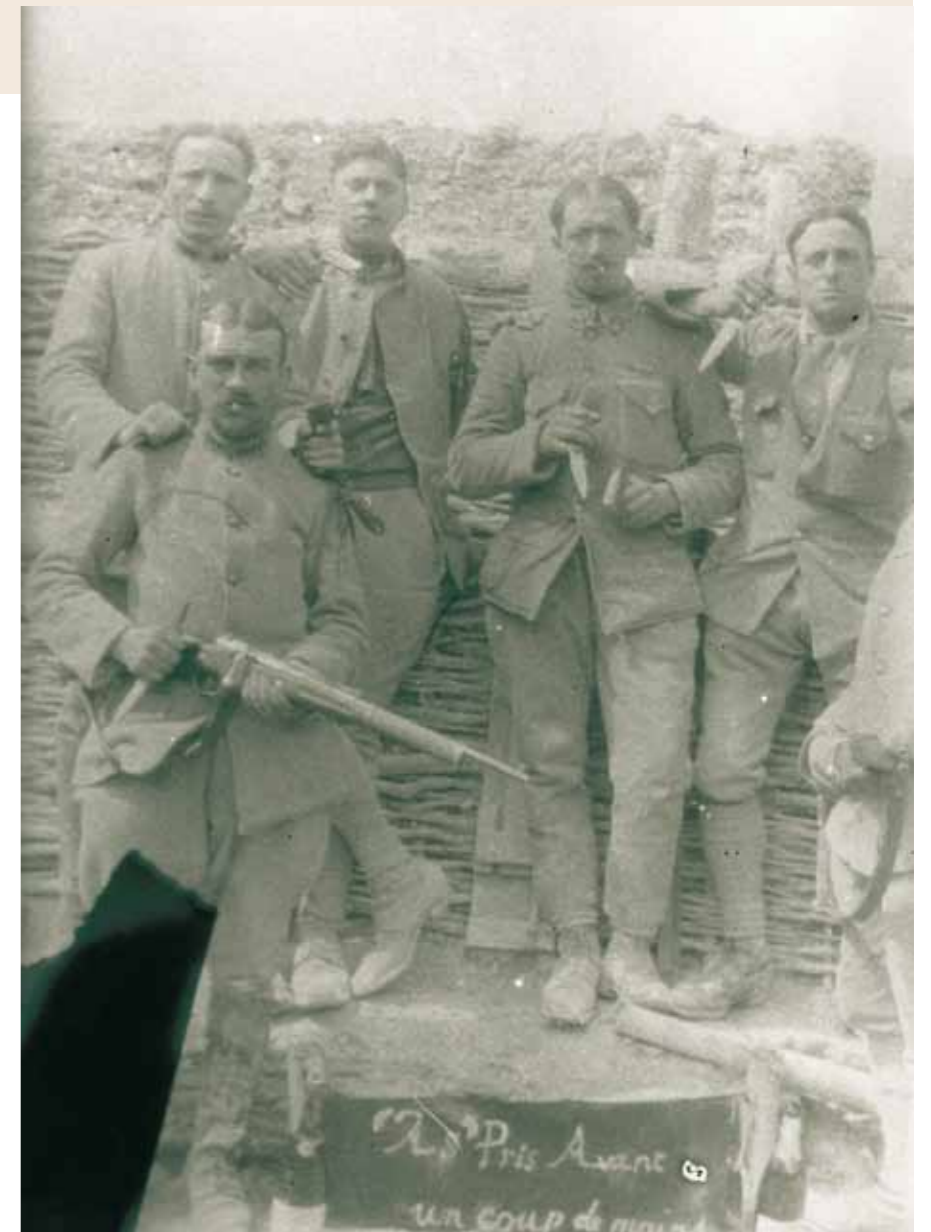
Les coups de main donnent lieu dans un premier temps à la traque de l'adversaire. L'affrontement qui peut survenir résulte des enjeux à la fois vitaux et stratégiques des combats. Le premier enjeu est de sauvegarder sa vie. Les assaillants évitent donc de s'exposer inutilement. C'est pourquoi les combats rapprochés des coups de main sont très rarement des combats au corps à corps. Face à des ennemis retranchés dans leurs abris, prêts à riposter, les assaillants n'y descendent pas. Le combat est mené depuis les ouvertures, où les assaillants somment les défenseurs de se rendre. Si ces derniers résistent, les assaillants jettent dans les abris des grenades et des explosifs. Contre des

défenseurs sortis de l'espace clos des abris, l'arme principale est le revolver ou le pistolet. Très efficace, elle permet comme la grenade une très grande liberté de mouvement. Les couteaux sont très peu utilisés. Atteindre l'ennemi au couteau entraîne un engagement au corps à corps évité grâce aux armes à feu.

La réussite d'un coup de main dépend de la capture de prisonniers. Celle-ci permet aux soldats d'obtenir des récompenses telles que des primes en argent, décoration, mais surtout la possibilité d'une permission et donc la perspective de quitter la guerre, au moins pendant un temps.

Dimitri CHAVAROCHE

L'auteur – Dimitri Chavaroche, 22 ans, est titulaire d'un Master 2 d'histoire. Ce texte est une synthèse du mémoire qu'il a réalisé et soutenu en 2010, sous la direction de Dominique Kalifa, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris 1. Pour ce travail, intitulé *Faire place nette. Les coups de main et le nettoyage des tranchées de la Première Guerre mondiale sur le front occidental (1915-1918)*, Dimitri Chavaroche a bénéficié d'une bourse de recherche du Conseil général de l'Aisne.



Mise en scène par un groupe de soldats avant « un coup de mains ». Année, lieu, et unité inconnus. Coll. Yves Fohlen.

Quand on parle d'Occupation, c'est généralement pour évoquer la France durant la Seconde Guerre mondiale. Mais une partie du territoire français a connu une autre occupation au cours du XX^e siècle : dix départements du Nord et de l'Est, dont l'Aisne, ont été totalement ou partiellement occupés par l'armée allemande de l'été-automne 1914 à l'automne 1918. Cette expérience a laissé des traces diffuses dans les mémoires et, par ailleurs, seuls quelques historiens amateurs ou professionnels se sont penchés dessus, en s'attachant essentiellement à montrer l'ampleur des exactions allemandes¹ : « l'Allemand » est au centre de ces histoires, le civil n'y est qu'une figure d'arrière-plan assimilée à une victime².

L'expérience de l'occupation est vécue comme un événement majeur qui bouleverse les repères ordinaires et beaucoup prennent la plume, soit pour écrire la chronique de leur commune au jour le jour, soit pour raconter leur quotidien à un proche dont ils sont séparés. La lecture de ces écrits tenus au jour le jour est très instructive et déplace le regard de l'occupant vers l'occupé. On s'aperçoit alors que la figure du civil est bien plus complexe que celle de la seule victime. Chacun essaie de « faire avec » la situation d'occupation, avec la nouvelle autorité, avec les pénuries : on dissimule, on transgresse, on s'arrange avec les Allemands. Ces attitudes ne vont pas de soi, elles s'improvisent progressivement à mesure que la perception que l'on a de la guerre évolue. Les civils prennent conscience que la guerre s'éternise, l'espoir d'une libéra-

tion prochaine s'évanouit avec les pénuries plus nombreuses. Nécessité faisant loi, il faut bien inventer des « combines » pour assurer la survie de sa famille.

L'enjeu de l'historien est alors de rendre compte de la complexité des choix individuels et surtout de la grande diversité des expériences d'occupation. Cela est possible en travaillant sur des documents les plus variés quant à leur origine. En ce qui concerne l'Aisne, grâce aux archives départementales,

Vivre l'occupation 14-18

aux sociétés historiques locales et aux particuliers, nous avons pu étudier des témoignages sur des communes de l'arrière comme celles proches du front, des témoignages de notables comme ceux de fonctionnaires. En revanche, il nous manque encore des documents issus de familles d'ouvriers et qui, très certainement, dorment dans les greniers³.

Analyser les perceptions et les attitudes individuelles face à l'occupation est donc primordial sans être suffisant. L'occupation telle qu'elle a été vécue par la population doit également être étudiée au niveau collectif : au sein des espaces de décision que sont les conseils municipaux mais aussi à l'échelle de la population de l'ensemble des départements occupés. Le travail de recherche consiste alors à rassembler les documents administratifs conservés dans les archives municipales pour saisir les choix politiques qui ont pu être faits. Enfin esquisser la situation sociale et sanitaire

des territoires occupés demande de rechercher dans des documents divers produits par les autorités françaises, par les services de ravitaillement ou par les comités de réfugiés, des données plus globales sur les conditions de vie.

Écrire une histoire de l'occupation de l'Aisne revient à rendre intelligibles les représentations et les attitudes individuelles mais également à inscrire ces expériences personnelles dans un cadre plus général, au niveau de la commune et au niveau de l'ensemble des départements occupés. Derrière l'expression « vivre l'occupation », il s'agit bien d'étudier les conditions de vie, les bouleversements introduits par l'occupation et la manière dont les individus tentent de s'adapter à la situation nouvelle. Vivre l'occupation, ce n'est donc pas seulement subir l'occupant.

Philippe SALSON

¹ Georges GROMAIRE, *L'occupation allemande en France (1914-1918)*, Paris, Payot, 1925. Marc BLANCPAIN, *Quand Guillaume II gouvernait de la Somme aux Vosges*, Paris, Fayard, 1980. Annette BECKER, *Oubliés de la Grande guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1948 : populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998.

² Exception faite de l'article de Philippe NIVET, « Vivre avec l'ennemi : les relations entre occupants et occupés en Picardie (1914-1918) » in O. CARPI et P. NIVET (dir.), *La Picardie occupée du Moyen-Âge au XX^e siècle* (actes du colloque Amiens, 13 juin 2003), Amiens, Encrages, 2005, pp.81-136.

³ Si vous avez de tels textes, n'hésitez pas à me contacter : 06-66-85-52-03 ou psalson@ac-amiens.fr



« Corvée de doryphores avant 1918. » Photographie anonyme montrant des civils dont des enfants travaillant dans un champ. Au premier plan, un Allemand. Collection Familistère de Guise.

L'auteur – Agrégé d'histoire, 32 ans, Philippe Salson enseigne au lycée Léonard de Vinci à Soissons. « Vivre l'occupation 14-18 » est le sujet de la thèse qu'il prépare actuellement sous la direction de Frédéric Rousseau, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul Valéry de Montpellier. Il convient de préciser qu'il n'a pas sollicité de bourse d'étude auprès du Département de l'Aisne pour cette recherche.

Philippe Salson sera également commissaire associé pour l'exposition sur les déplacements de populations civiles pendant la Grande Guerre qui se tiendra à partir d'avril 2011 à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

Mon projet de recherche a pour objectif d'appréhender l'expérience des soldats au combat à travers l'étude d'une sélection de batailles, de la Guerre de Trente Ans à la Première Guerre mondiale. Alerheim, 1645 ; Malplaquet, 1709 ; Iéna, 1806. Froeschwiller, 1870 ; Le Chemin des Dames, 1917 : une liste d'événements poignants qui ont marqué de leur empreinte sanglante l'histoire militaire de la France. Ces batailles opposèrent les combattants français à des ennemis divers, parmi lesquels les combattants du Saint-Empire romain germanique, puis les Prussiens, les Bavarois, les Wurtembourgeois, finalement réunis sous l'appellation d'Allemands, occupent une place centrale.

Pour certains historiens, la notion de haine de l'ennemi est devenue une sorte d'évidence dans l'explication des comportements violents des combattants de la Grande Guerre. De même, le sentiment patriotique serait l'inspiration principale de leur courage. Or, lorsque l'on entreprend de questionner les comportements humains dans le combat sur un temps long, il est permis de douter du caractère exclusif et déterminant de ces facteurs explicatifs. Me passionnant pour les témoignages de combattants, qu'ils soient hommes de Turenne ou de Villars, de Napoléon ou de Mac Mahon, ou poilus de 14-18, je me suis lancée dans l'exploration de leur univers matériel, sensible et moral afin de trouver les réponses à une question fondamentale : pourquoi et comment les hommes supportent-ils l'expérience de la bataille ?

« La consolation, c'est de savoir que nous nous battons pour le Droit et la Civilisation, la Liberté des Peuples et la Paix Perpétuelle, quand la guerre sera finie. J'ai seulement bien peur qu'au train où vont les

choses il ne reste plus personne pour assister au triomphe de ces belles choses-là ! Mais comment se décourager alors que de l'arrière on ne reçoit que des lettres écrites pour nous remonter le moral. Il faut reconnaître que tout cela a été vraiment bien arrangé. Toutes les lettres des hommes des tranchées sont ouvertes par la censure militaire et si l'une d'elles laisse apercevoir la vérité, elle ne parvient pas. [...] D'ailleurs, est-ce que nous sommes à plaindre ? à envier plutôt de pouvoir servir si longtemps une si belle cause. »¹

Cette étude sur le temps long questionne l'évolution du rapport du soldat à l'Etat, en observant dans quelle mesure un changement de

Les hommes au combat. L'expérience de la bataille, XVII^e-XX^e siècle

cadre idéologique et étatique induit des motivations et des comportements sensiblement différents dans le combat. Profitant du renouveau historiographique qui fait la part belle à l'homme, à son vécu dans la guerre, à ses émotions, ses pratiques au cœur du combat, mes recherches posent un regard anthropologique sur la guerre. Elles s'appuient également sur les apports de la socio-histoire, qui nous incite à envisager le combattant non pas comme un être collectif, mu par la seule force de ses convictions, mais plutôt comme le maillon d'une chaîne, un sujet soumis à l'influence de mécanismes sociaux complexes qui participent de la détermination de ses attitudes.

« Vous ne vous estimiez pas des héros ; vous n'étiez que des hommes, avec cette faiblesse d'aimer la vie, malgré tout, et de jeter parfois les

yeux sur votre passé ou sur l'avenir angoissant. Certains ont peut-être connu l'exaltation mystique des idées et la folie des mystiques d'expiation. Vous autres, poursuiviez, sans plaintes stériles, votre tâche effacée, comme de bons artisans pleins de conscience dont le labeur journalier est rude et qui, le soir venu, aspireraient au repos bien gagné »².

Faire l'étude de la violence vécue, c'est d'abord retrouver la matérialité du combat. Mais c'est aussi faire une histoire des sens, une histoire des corps en souffrance, de l'expérience de la brutalité et du sentiment de vulnérabilité. C'est retrouver le pourquoi et le comment

ensanglanté, fumant, horrible. Ajoutez-y les cris des blessés qui jurent, appellent, supplient, les râles des mourants qui se tordent dans les dernières convulsions de l'agonie, et vous aurez une idée assez nette de cette scène émouvante. N'est-ce pas déplorable de semblables massacres, après tant de progrès réalisés dans la civilisation et les mœurs ? Comment, voilà des gens armés qui s'égorgent, s'exterminent sans même connaître les raisons pour lesquelles on les fait s'entre-tuer ? »³

Explorer les motivations des combattants de la Grande Guerre et les ressorts de leur courage, retrouver leurs pratiques, leurs attitudes, leurs sensations et leurs émotions, et les confronter à ceux de leurs prédécesseurs, afin de mesurer la transformation du rapport de l'homme à la violence, à la souffrance, à la mort et à la nation, tels sont les objectifs de cette étude.

Dorothee MALFOY-NOËL

L'auteur – Dorothee Malfoy-Noël prépare actuellement une thèse dont le sujet est : « Les hommes au combat. L'expérience de la bataille, XVII^e - XX^e siècle » sous la direction de Frédéric Rousseau (Université Paul Valéry de Montpellier). Elle bénéficie d'une bourse 14-18 du Conseil général de l'Aisne pour ce travail de recherche.

¹ JAMET, Albert, *La Guerre vue par un paysan*, Paris, Albin Michel, 1931, p. 104.

² DEVERIN, Édouard, *Du Chemin des Dames au G.Q.G. R.A.S. 1914-1918*, Les étincelles, 1931, p.11.

³ BOUCHARD, Louis, août 1870, dans *Les mémoires d'un soldat de l'Armée de Metz*, Saint-Amand, Destenay, Bussière Frères, 1894, p.44-45.

Les ressources 14-18 sur www.archives.aisne.fr

La Première Guerre mondiale est largement présente dans les contenus du site Internet des Archives départementales de l'Aisne.

Ouvert depuis juillet, le site internet des Archives départementales de l'Aisne permet de découvrir la richesse des collections conservées. Informatif, didactique et ludique, il est destiné à un vaste public allant de l'amateur de la petite histoire à l'historien patenté, du généalogiste au simple curieux. Les collections des Archives départementales allant du IX^e siècle à nos jours, c'est une très large période historique qui peut être mise en valeur, la Première Guerre mondiale y tenant une part particulière du fait de la richesse des archives conservées.

La possibilité d'accéder gratuitement à des millions de documents numérisés constitue le cœur même du site. L'état civil de l'ensemble des communes de l'Aisne, de l'origine (le plus vieux registre dans l'Aisne remonte à 1537), jusqu'à 1905 a été mis en ligne. S'ajoute à cette source très prisée des généalogistes, les plans du cadastre napoléonien. A terme, c'est un vaste ensemble de documents iconographiques (gravures, dessins et photos), majoritairement représentatifs de la Grande Guerre et de la période de la première Reconstruction, qui seront disponibles. Devraient également être mis en ligne les registres matricules des jeunes gens, permettant de retracer les destins individuels de soldats axonais pendant la guerre.

Pour approfondir la découverte des collections, une rubrique « recherche documentaire » donne accès à un état des fonds qui accueillera progressivement des inventaires numérisés. Des fiches d'aide à la recherche sont également disponibles. Ainsi une fiche permet-elle de savoir comment rechercher un combattant de la Grande Guerre, en rappelant que le décès du soldat n'est pas transcrit dans les registres d'état civil de la commune où il est mort, mais, après jugement, dans les registres de sa commune de domicile.



Des projets nombreux

En dehors de ces sources primaires, le site donne accès à des collections commentées. Ainsi une vidéo « Fenêtre sur les archives » présente-t-elle l'histoire du département de l'Aisne au travers des documents conservés. Une rubrique « Florilège » permet de mettre en valeur un thème particulier (le premier choisi concerne Laon en 1914-1918). Chaque mois, un document est sélectionné pour son ancrage dans l'actualité, son caractère insolite ou son exemplarité. Ainsi le document du mois d'août « Laon en 2050 », issu des *Tablettes de l'Aisne*, fait-il découvrir comment en juillet 1919, quelques mois après la fin de la guerre, on imaginait la vie après la reconstruction.

Enfin, une rubrique consacrée au Service éducatif (avec un dossier pédagogique sur la Grande Guerre et la Reconstruction) et un espace ludique (avec notamment un puzzle permettant de reconstituer le portrait d'un bleuet de l'Aisne) montrent une autre façon d'aborder l'histoire.

Le site ne sera pas statique : les projets sont nombreux pour le rendre vivant et favoriser ainsi l'accès à la culture dans le département et plus largement auprès de tous ceux qui s'intéressent à l'Aisne.

Valentine LEIGNEL et Aude RCELLY



Un bleuet de l'Aisne.
FRAD002, 22 Fi Aisne 001

DELFAUD Marc, *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*, Paris, éditions Italiques, sous la direction du général André Bach, préface d'Antoine Prost, 2009, 680 p.



Le témoignage de Marc Delfaud a été consigné au fil de la guerre sur 18 carnets, dont deux en langue anglaise. La guerre de cet instituteur, originaire de Charente, jeune marié mobilisé dès le mois d'août 14, est celle d'un téléphoniste. Demeuré simple soldat, en dépit d'un niveau d'instruction qui lui aurait permis d'accéder au rang de gradé, Marc Delfaud partage la condition des hommes de troupe. Exposé quotidiennement au danger, sans toutefois participer aux assauts, il est acteur, mais aussi observateur d'événements sur lesquels il a une vue large grâce à ses fonctions de téléphoniste. Marc Delfaud destine son journal à sa femme, il y consigne le déroulement de ses journées, ses impressions, y décrit les paysages qu'il traverse, les attitudes des hommes et notamment celles de la hiérarchie militaire que le téléphoniste est amené à entendre et côtoyer. Dans la préface, Antoine Prost souligne l'intérêt pour l'historien du regard que porte le téléphoniste sur certains comportements, manifestement abusifs, d'officiers à l'égard des hommes qu'ils commandent. « *Au vrai, c'est tout un style de commandement que ces carnets mettent en procès. Les ordres gratuits, parfois stupides, sont reçus comme des brimades. Dès 1915, Marc Delfaud rapporte plusieurs anecdotes significatives, où les soldats, isolés ou en groupe, affrontent des officiers ou résistent à leurs ordres (...)* Le caractère précoce de ces réactions mérite d'être souligné. Il éclaire d'un jour nouveau les origines profondes des mutineries. L'événement qui les a déclenchées est l'échec du Chemin des Dames, mais elles viennent de beaucoup plus loin et traduisent une crise plus fondamentale qui leur donne à la fois leur ampleur et leur gravité », relève le préfacier.

Le texte des carnets de Marc Delfaud a été établi par sa fille Jeanne avec le concours du général André Bach. L'ancien chef du Service historique de l'Armée de terre présente, annoté et commenté ce récit qu'il estime « *d'une valeur historique de toute première grandeur* ». Il l'enrichit d'une multitude d'informations et d'éclairages utiles au lecteur. Un témoignage de plus !, objectera-t-on. Un témoignage de plus, c'est vrai. Mais outre le fait que le récit de Marc Delfaud se révèle d'une grande valeur informative, il présente des qualités littéraires appréciables.

En voici un extrait [pages 521-522], mardi 26 juin 1917, le téléphoniste Delfaud décrit ce front qu'il aperçoit dans le lointain, actif et silencieux : « (...) *A partir du château de Coucy dans la direction de Soissons, une crête labourée par les obus barre l'horizon : le front de Vauxaillon et de Laffaux. Sur tout ce front jaillissent du sol des protubérances noires, comme des bouffées qui se développent, montant lentement au ciel et s'étalent en éventails ou en panaches monstrueux. On ne voit que le très gros calibre en raison de la distance. Tantôt le bombardement ralentit, tantôt il s'accélère, et un voile noir s'élève sur les sommets, mais jamais ne s'arrête la forge infernale. Pas un son ne parvient. Partout ailleurs semble régner le calme. Ce coin du champ de bataille de l'Aisne et de Champagne, c'est encore Verdun. Ce sont les mêmes paysages de mort et la même machine de mort qui fonctionne. La vue de cet horizon enfumé nous glace d'effroi. Pressentiment ? Peut-être ! Mais d'où est venu ce pressentiment collectif qui, avant le départ de Ludres, nous faisait redouter Laffaux ou Vauxaillon, (...)* »



A droite, Marc Delfaud, téléphoniste, dans une cave-abri en 1915 en compagnie d'un camarade lisant *La Petite Gironde*. Photographie extraite de l'ouvrage.

Caverne du Dragon

Exposition - « Les fantômes du Chemin des Dames », Gérard Rondeau.

Visite - En visite guidée exclusivement (1h30).

30 minutes entre les départs.

Ouvert - De 10 heures à 18 heures en novembre et décembre. Pour la période des fêtes, se renseigner auprès du musée.

Ouvert le 11 novembre.

Programme culturel - [Voir page 5].

Visites sur le Chemin des Dames - [Voir page 4].

Pour tout renseignement :

Caverne du Dragon,
Musée du Chemin des Dames.
RD 18 - Chemin des Dames -
02160 Oulches-la-Vallée-Foulon -
Tél. 03 23 25 14 18 -
www.caverne-du-dragon.fr

Abbaye de Vauclair

Visites guidées -

sur RDV au 03 23 22 43 02,
par l'Association des Amis de Vauclair.

Le week-end de 14 heures à 18 h 30,
exposition permanente « Ces vies à
Vauclair ».

A lire - *Un site Cistercien, Vauclair* de
Jacques Philippot.

Sur le net - www.abbaye-vauclair.fr

Fort de Condé

Ouvert - en novembre de 9 h 30
à 12 heures et de 13 h 30 à 17 h 30.
visites guidées à 14 heures et 16 heures.
Fermeture annuelle à partir de décembre.

Contact : 03 23 54 40 00

Fort de Condé - 02880 Chivres-Val.
www.fortdeconde.com

De réparations en remboursements d'emprunts et d'intérêts : 1^{er} octobre 2010, le jour où l'Allemagne finit de payer...

La Grande Guerre est enfin terminée... C'est l'angle choisi par certains médias (*Le Monde* notamment) pour traiter l'information annonçant que l'Allemagne solderait, à la date du 1^{er} octobre 2010, le dernier centime des intérêts des emprunts qui lui avaient été nécessaires pour payer les réparations exigées d'elle après la défaite de 1918.

En réalité, au-delà de la Première Guerre mondiale, l'affaire de ces réparations, des crédits obtenus pour y faire face et des primes afférentes scande toute l'histoire de l'Allemagne contemporaine.

En 1919, le traité de Versailles attribue la responsabilité morale de la guerre à l'Allemagne et lui en impute le prix : 269 milliards de Reichsmarks¹ de réparations. L'Allemagne doit payer : le point de vue du Français Clémenceau l'emporte sur certaines mises en garde des alliés, énoncées notamment par l'économiste britannique, John Maynard Keynes, qui prédit que jamais le vaincu ne sera en mesure de régler une telle addition. De fait, l'Allemagne ne possède pas les réserves en or et en devises lui permettant de satisfaire aux exigences du traité de Versailles. L'utilisation de la planche à billets ajoute à l'hyperinflation et l'occupation de la Ruhr, par laquelle la France entend se payer en nature, affaiblit encore davantage les positions de l'économie allemande.

Une solution vient des banquiers. Elle est technique et présente le mérite, un temps, de dépolitiser quelque peu ce brûlant sujet qui alimente le ressentiment allemand sur lequel Hitler s'appuiera dans sa marche vers le pouvoir. Cette solution consiste à réduire les annuités des réparations et d'en permettre le règlement par le recours à des emprunts internationaux. Dans la seconde moitié des années 1920, une certaine prospérité retrouvée permet à

l'Allemagne de Weimar de payer, sans que pour autant ses excédents commerciaux ne compensent jamais les sommes consenties au paiement des réparations. En 1932, après un moratoire d'un an, les alliés acceptent de renoncer aux indemnités de guerre.

règlement en dollars et non plus en or, et permet de réduire de moitié le poids de la dette d'avant-guerre². Jusqu'en 1983, année où elle solde les derniers emprunts contractés après-guerre, la RFA, dont la balance commerciale est largement excédentaire, s'acquitte rigoureusement de ses obligations financières.



Saint-Clément 4H1. Affiche des commissions cantonales de dommages de guerre. Archives départementales de l'Aisne

Mais rien n'est décidément simple dans cette affaire née des réparations de guerre. En 1983, la dette n'est pas totalement éteinte : une partie des intérêts d'emprunts n'a pas été versée. En effet, après 1945, l'Ouest a refusé de les prendre à sa charge, arguant que la partie allemande sous contrôle soviétique en était également redevable... A l'accord signé à Londres en 1953 a donc été ajoutée une disposition très particulière, laquelle stipule que les intérêts seront remboursés à « la réunification de l'Allemagne ». A l'époque, nul ne croit vraiment au caractère exécutoire de cette clause...

Et pourtant, la réunification de l'Allemagne a bien lieu !, en 1990. En signe de bonne volonté, pour apaiser certains de ses voisins dont la France qui s'inquiètent de sa puissance retrouvée, l'Allemagne fait savoir qu'elle honorera ses engagements. Elle payera les sommes correspondant aux taux d'intérêts non versés après 1945. Ce qu'elle fit jusqu'au 1^{er} octobre 2010, date à laquelle les porteurs ont reçu le dernier reliquat. Fin de l'histoire³...

Damien BECQUART

¹ Chiffre cité par l'Agence France presse, dépêche du 29 septembre 2010.

² Timothy Guinane, Université de Yale, cité par Eric Chol et Romaric Godin, « L'Allemagne a remboursé ses dernières dettes », *La Tribune*, 1^{er} octobre 2010.

³ On lira, pour un récit très détaillé de cette histoire à rebondissements multiples, l'article signé Eric Chol et Romaric Godin, paru dans *La Tribune* daté 1^{er} octobre 2010.

La revue du Chemin des Dames est éditée par le Conseil général de l'Aisne – Numéro 20 / Automne 2010.

Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot / **Rédacteur en chef :** Damien Becquart / **Comité de rédaction :** Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Valentine Leignel, Aude Roëly / **Mise en page :** Sylvie Makota / **Assistante :** Karine de Backer.

Contribution : Guy Marival (Comment la légende des Dames a fait son chemin) / **Remerciements :** Jean-Daniel Destemberg, Christian Jomard, Laurence Moutarde / **Renseignements et abonnements** (gratuits) auprès de la mission Chemin des Dames / Familistère de Guise - missionchemindesdames@cg02.fr

Imprimerie : Imprimerie V. Suin / Tirage 7000 exemplaires. Prochaine édition : printemps 2011.